

livres ! Est-ce que ma Rosine, élevée à mon école, cependant, ne recevrait pas d'argent des incorrigibles fraudeurs si souvent poursuivis en vain ? C'est que la chose est arrivée pour la femme du gras Bonaventuro et pour tant d'autres !

— J'ai veillé attentivement et je veille encore, il me semble, et je ne me suis aperçu de rien. Enfin cela viendra peut-être ! oh ! alors...

Le père Marcolin n'achevait pas car il regardait Rosine, et la vue du frais, du loyal visage de la jeune fille, dissipait pour quelques jours ses idées noires.

## II

Un soir, Marcolin rentra tout radieux. En outre de sa modeste solde, il venait de toucher quarante francs, montant des sommes que lui valaient les prises faites pendant le cours du mois passé.

— Rosine, cria-t-il, je suis bien récompensé ! Vois donc quarante francs ! Et pour un seul mois ! Il n'y a pas en France douanier plus heureux que ton père. Jamais, peut-être, cela ne m'était arrivé... Mais garde le secret, ça ne vaut rien de trop conter ces choses, les camarades pourraient me jalouser.

— Sais-tu ce que je vais faire de cette jolie somme ? Eh bien ! je la joindrai à mes autres petites économies et j'achèterai encore "trois francs" de rente. Ça augmentera tant soit peu la dot que j'essaie de te garder depuis que tu es au monde. Elle ne sera pas bien lourde, hélas ! mais tu te marieras avec un bon douanier comme ton père, et le douanier, pour cause ! sait vivre de peu.

— A propos, il va être temps de songer à ton mariage. Malgré tout, je ne prononce jamais ce mot-là sans trembler, moi qui ne tremble point, même de froid, par les plus rudes nuits passées sur nos grèves !

— Par exemple, tu sais, je ne me résignerais pas à te quitter ; aussi j'ai fait un choix. Tu as dû remarquer notre nouveau camarade, un petit brun, Robert... nous en avons déjà causé...

Rosine avait distraitement écouté la longue explication du brave homme, mais au nom de Robert elle releva la tête avec vivacité.

— Mon père ! dit-elle.

— Eh bien ! pourquoi t'arrêter ? interrogea Marcolin en fronçant les sourcils.

Puis, se calmant, il reprit :

— Voyons, parle : Robert ne te plairait-il pas ? Il viendrait demeurer avec nous. Il est aussi honnête douanier que joli garçon. Vous feriez un beau couple et moi je serais heureux de faire bientôt danser mes petits enfants sur mes genoux. Je te le promets, tu serais heureuse, toi aussi ; et cela me donnerait du calme pour le reste de mes jours.

— Je ne désire pas me marier, dit Rosine d'une voix étouffée.

— Comment ! Mais, bah ! les jeunes filles chantent toujours ce refrain, à moins que... Dis donc, Rosine, la manière dont tu as parlé prouve contre toi. Est-ce que par hasard tu aurais des secrets pour ton père ?

— Ne me questionne pas, je t'en prie, père. Ce n'est pas bien de me dire de si vilaines choses. Tu ne peux ignorer que je t'aime de tout mon cœur et que j'ai en toi la plus entière confiance. Mais le souper est prêt, veux-tu te mettre à table, tu dois avoir si grand'faim après une journée tellement fatigante !

Le brave homme se mit à table, en marmottant quelques es qui, évidemment, voulaient dire ceci :

— Le ton et les manières de Rosine viennent de me prouver que ma vigilance est en défaut. Quel garçon a donc déjà eu la chance de lui plaire ?

Question insoluble. Marcolin eut beau passer en revue Honfleur tout entier, dont il connaissait le moindre habitant, ses idées ne s'arrêtèrent sur aucun jeune homme méritant, selon lui, d'être écouté par sa fille.

Le souper terminé, il alla se coucher rêvant toujours ; mais, la fatigue d'une journée bien remplie aidant, il put s'endormir assez promptement d'un profond sommeil.

## III

Rosine veillait. Contrairement à son habitude, elle restait accoudée à la table, plongée dans un monde de réflexions, qui mettaient une ombre sur son radieux visage.

Neuf heures sonnèrent. Un léger bruit se fit entendre au dehors. La jeune fille sortit avec précautions, et bientôt deux mains saisirent ses mains.

— Vite, répondez, Adrien, dit-elle. Est-ce oui ? est-ce non ?

— Je voudrais que ce fût oui !

— Mais c'est non !

— Une semaine encore, chère Rosine, une semaine et après ce sera : Oui !

— Pas un jour.

— Je ne peux pas manquer à ma parole.

— Vous manquez bien à votre amour !

— Oh ! Rosine, je vous aime tant !

— Je ne le crois pas, adieu !

— Adieu ! mais c'est impossible, Rosine ; Rosine, si vous m'aimez, partirez-vous ainsi ?

— Et vous, si vous m'aimez, me désespérerez-vous ? Adrien ! ne vous flattez pas de me faire changer de résolution.

Sur ces mots, la jeune fille, par un brusque effort, arracha ses mains des mains du jeune homme et rentra dans la maison, dont elle ferma la porte.

Adrien restait désolé, interdit...

Pour se rendre compte de ce qui venait de se passer, il nous faut retourner en arrière.

Le hasard, coutumier du fait, avait, un jour de l'année précédente, mis Rosine en présence d'Adrien. Les deux jeunes gens se plurent beaucoup, l'amour vint vite. Mais, chagrin profond pour la fille de Marcolin, elle ne tarda point à apprendre que son bien-aimé Adrien faisait partie d'une association de jeunes gens dont le revenu le plus clair était fourni par la contrebande.

Maintes fois, Marcolin avait failli mettre le "grappin" comme il disait, sur le chef des "fraudeurs," et maintes fois Adrien avait dégagé son ami. Il en résultait que le brave douanier ne prédisait rien moins que l'échafaud pour le jeune homme.

Hélas ! Rosine avait aimé sans connaître le secret qui la séparait de celui qu'elle eût voulu nommer son fiancé.

Le matin même du jour où son père lui avait parlé mariage en lui vantant les belles qualités du douanier Robert, elle avait vu Adrien.

— Terminons-en, dit résolument la jeune fille. Vous faites, ami, un métier peu honorable qui, tout en ne vous rapportant guère, vous expose à bien des dangers. Et, suis-je assez malheureuse ! mon père vous traque, il sera impitoyable. Comment vous, un ancien soldat, le fils de braves cultivateurs ayant tou-